

Daniel ROUALLAND

LA RECHERCHE DE LA VÉRITÉ

Nouvelle

« Ouvre donc les volets, mon chéri, tu y verras plus clair ! Ainsi s'adressait à son fils Nicolas madame Madeleine Malebranche, en rentrant des obsèques de son mari le commissaire divisionnaire. Au 33 du boulevard Henri Sizaire, à Castres, la toute nouvelle veuve du policier à la retraite depuis 20 ans maintenant, en cette triste soirée de 15 juillet, se repose désormais entièrement sur son fils unique, journaliste et écrivain et sa belle-fille Anna Nauzière, issue elle-même de la famille d'un journaliste local autrefois influent.

Le fils unique vient de repérer le vieil ordinateur de son père sur le prestigieux bureau Napoléon III disposé sous une gravure représentant les fameuses maisons sur les bords de l'Agout, emblématiques de sa ville natale. Pour rassurer sa maman, il songe à consulter l'état des comptes bancaires au moment du décès et avant l'ouverture de la succession. Le mot de passe est inscrit sur un post-it collé au clavier : *Mais si mais noN*. Parti à la recherche du dossier « banques », il tombe sur un document intitulé : « La triste affaire Philippine Monnat ». Il l'ouvre par pure curiosité mais constate qu'il est vide. S'adressant instinctivement à Madeleine, Rivemale de son nom de jeune fille tarnaise : « Philippine Monnat ça te dit quelque chose, maman ?

- Oui vaguement ! Ton père, une fois en retraite, avait entrepris de reprendre une enquête à son propre compte... Et tu sais combien il pouvait être entêté par moment. Va fouiller dans son bureau ! Je suis sûr que tu trouveras ses « archives » comme il se plaisait à dire. Il en a brûlé récemment une partie, je ne sais pas pourquoi d'ailleurs, mais il reste encore une quantité inquiétante de paperasses jaunies. Qu'est-ce que je vais en faire ?

Et en effet, dans un tiroir du secrétaire des années 1920, l'héritier Malebranche portant le prénom du philosophe du XVII<sup>ème</sup> siècle auquel il est supposé apparenté – c'est la légende familiale - découvre un gros classeur, bourré à en exploser, de notes et de pièces peut-être à conviction. Il lance un regard à sa femme qui signifie tout l'intérêt qu'il va y trouver et qu'il sera inutile d'essayer de l'en détourner. Tel père, tel fils !

- On ne naît pas Maigret mais les circonstances... déplore amicalement la fille de son propre père.

D'ailleurs à y bien réfléchir l'ex demoiselle Nauzière se demande bientôt si l'affaire en question n'avait pas occupé ses soirées familiales à une certaine époque, une curieuse atmosphère de conspiration lui revenant en mémoire. Elle jurerait presque de pouvoir retrouver chez ses parents des coupures de journaux s'y rapportant.

S'affranchissant d'une certaine culpabilité liée au moment mal choisi, ils commencent à fourrer leurs nez dans l'histoire de *la Philippine Monnat*, comme l'appelait la célébrité policière de l'époque.

Vingt ans pile en arrière s'était donc déroulé, dans la cité, un 14 juillet traditionnel pas ordinaire. Les feuilles devenues volantes entre les mains du fils romancier permettaient de reconstituer parfaitement les faits et les supputations.

En ce jour de festivité républicaine qui s'annonçait depuis l'aube, caniculaire, le cortège officiel, parti de la place de la 32<sup>e</sup> division d'infanterie, s'avancait paisiblement sur le boulevard Clémenceau comme tintait l'angélus au clocher de l'église Saint-Jean-Saint-Louis. Mais tout à coup et sans raison perceptible,

les représentants locaux, maire, adjoints, député, sénateur, conseillers généraux, président de la chambre de commerce, etc., ont été bloqués à la hauteur du collège communal de Jean Jaurès fréquenté ensuite par bien des édiles de la ville, les Limouzy, Coudert ou Gabarrou, plus récemment.

À cet endroit du parcours, la foule se pressait sur les trottoirs. Les enfants n'étaient pas encore las d'agiter leurs drapeaux tricolores et les parents d'applaudir les majorettes, les héros du feu ou des OPEX. Les oh ! et les ah ! fusaient spontanément, noyés néanmoins dans un brouhaha de fond qui couvrait aussi quelques sifflets.

À midi six, un coup de fil anonyme arrivait au standard du commissariat central affirmant qu'un attentat venait d'avoir lieu dans le défilé, à proximité de la sous-préfecture, sur le boulevard Clémenceau. Et c'est pourquoi on pouvait constater journalistiquement la présence quasi immédiate, sur les lieux, du commissaire et de son adjoint Trancavel.

Malebranche, au premier coup d'œil, avait identifié la femme qui gisait dans une flaque de son propre sang, sur le bord de la chaussée, côté collège Jean Jaurès. La vieille anar, à peine cinquantenaire cependant, alcoolique invétérée, connue de tous les services de l'État, était morte depuis quelques minutes. Mais comment et pourquoi ? Cela n'avait pas de sens.

Pendant que le chef inspectait scrupuleusement le corps de la victime, Trancavel avait bien remarqué, sur le trottoir d'en face, la présence d'une sorte de photographe professionnel avec tout son matériel mais il n'avait pas jugé bon d'en avertir son patron ni d'en tirer personnellement aucune conséquence pour l'enquête à venir. Mais il est vrai, notera le responsable de la recherche de la vérité, les relations entre eux deux n'étaient guère au beau fixe.

- Quelle ne fût pas ma stupéfaction quand je pris conscience tout à coup, écrit le Maigret castrais sur sa fiche de travail n° 2, que la vieille ennemie jurée de l'État et de tous ses suppôts, était vêtue d'un uniforme d'apparat de préfète, et que le masque qu'on lui avait retiré était celui, parfaitement reproduit, de Jessie J., la jeune sous-préfète, réfugiée au milieu du boulevard derrière sa garde-du-corps, et encore en proie au choc émotionnel.

La suite se lisait dans la copie du rapport de police officiel : un vieux monsieur et une mère de famille interrogés par Trancavel, sur la scène de crime presque en temps réel, affirmaient de façon concordante. avoir vu, après une brève bousculade sur le trottoir, s'écrouler une sous-préfète qui se précipitait sur l'autre, au cœur du défilé. À l'examen on relevait que la victime avait reçu un coup de couteau dans le ventre comme asséné par quelqu'un qui l'aurait surprise par derrière et ceinturée, en quelque sorte, pour la tuer. Mais les témoins se disaient incapables de décrire l'assassin, tellement tout s'était passé vite et dans une sorte de mêlée sauvage, au pays justement du rugby. Et parmi les témoins, aussi, Doriane Z. la toute nouvelle maire de Castres qui n'a rien eu à dire non plus car elle marchait en avant dans le cortège. Drôle de bizutage pour la jeune élue du parti Centre-écologie, notait avec attendrissement le commissaire Vieille Branche, comme le surnommait ses amis. Une femme, un homme, venu/e d'où, passé/e où ? Mystère !

- Vu son addiction bien connue au vin blanc et notamment au Tariquet, ne peut s'empêcher de relater dans la marge le vieux limier, je me suis exclamé que la Philippine baignait dans son *sang blanc* et je n'en suis pas très fier avec le recul du temps. Mais j'avais l'excuse de l'avoir en quelque sorte beaucoup fréquentée de son vivant, bien des nuits où elle errait pieds nus déguenillée sur les quais de l'Agout, s'imaginant souvent poursuivie par une meute de rats d'égouts. Et j'avais aussi une fiche sur sa fille, Lisa Monnat, une junkie un peu turbulente. Les chiens ne font pas des chats, comme on dit...

Nicolas et Anna, complètement mobilisés par les formalités et les démarches liées au décès de leur père et beau-père, ne reprennent leur passionnante lecture qu'une semaine plus tard dans le train qui les ramène de Toulouse à Paris. Le trajet est assez long pour qu'il progresse suffisamment dans le brouillard initial de l'affaire.

La suite du rapport apporte aux lecteurs curieux bien des surprises et des développements inattendus. Ainsi parmi les identités relevées par les agents de la police le long du parcours du défilé de ce 14 juillet notoire, on notait celle d'un certain Bill Joyce, artiste photographe irlandais. Ce descendant du grand écrivain dublinois ne sera convoqué au commissariat, et sur la demande expresse du commissaire en personne, que trois heures après les faits. C'était pourtant a priori une source potentielle d'infos de premier ordre. De plus, il arriverait dans les locaux « sordides » de la police très irrité d'avoir été retenu, contre son gré, sur place bien au-delà de la fin de ses prises de vues programmées dans la ville historique du célèbre Jaurès.

Mais revenons sur le terrain et dans les minutes qui ont suivi la mort tragique d'une cinquantenaire. L'idée qui jaillit bientôt du cerveau du divisionnaire, aux portes d'une retraite bien méritée sans aucun doute, se résumait ainsi : « La femme Monnat, anar jusqu'au fond des tripes mais un peu dégoutée de sa vie, et en bisbille quotidienne avec sa fille unique, aurait organisé son suicide spectaculaire, en plein défilé, pour y semer la plus grande pagaille imaginable et tenter de ridiculiser le « Pouvoir ». C'était une hypothèse plausible, simple, et qui prêtait, en principe, le moins à conséquences policières, judiciaires et même politiques. »

On savait par ailleurs que le commissaire se disait un tenant de la police « philosophique » plus que de la scientifique qu'il avait néanmoins appelée sur les lieux pour faire toutes les photos et toutes les analyses de rigueur. On avait ainsi pu récupérer une vieille cape noire qui avait sans doute servi à dissimuler le déguisement en sous-préfète jusqu'au moment de l'irruption dans le défilé, à la faveur de la bousculade décrite par les témoins.

À midi dix il avait aussi cherché à joindre le chef du parquet. Il avait d'ailleurs dérangé le tête-à-tête du procureur Bès avec sa maîtresse au Resto des Halles, à quelques centaines de mètres de la scène dite de crime. Tout à fait par hasard dînaient dans ce même restaurant l'étudiant en histoire, Pascal Blaise, et l'avocate toulousaine Amadéa Valensi qui s'avèreront être des personnages importants dans la suite de l'histoire. La jeune et brillante énarque de sous-préfète, ayant repris tous ses esprits, avait quant à elle alerté sa hiérarchie, la préfecture d'Albi, celle régionale de Toulouse qui avait certainement prévenu le Ministère de l'intérieur, dans les meilleurs délais.

À midi vingt, conscients de l'arrivée des journalistes sur les lieux, police, justice et élus locaux, pour une fois unanimes, recommandaient aux médias « responsables », notamment les radios locales, d'attendre la fin du défilé qui venait juste de repartir sous la protection discrète du RAID, pour balancer les premières infos, puisque la population ne s'était encore aperçue de rien.

-

Anna et Nicolas devront attendre d'être rentrés à leur domicile de la place Monge, dans l'immeuble même où a vécu le Nobel de littérature Claude Simon, pour découvrir la suite de l'affaire du 14 juillet Castrais.

On lit dans une note de bas de page, rajoutée plus tard à la main par Malebranche, que Trancavel, son bras droit, qu'il considérerait plutôt comme une main gauche d'ailleurs, s'était secrètement rendu au domicile du proc Bès, rue de La Chambre de l'Édit, à portée de marche du Palais de Justice et où se trouvait déjà Tristan C., dit Hergé, officier des renseignements généraux, et réputé fiable « politiquement » par le magistrat.

À la page suivante le jeune retraité avait rajouté, de façon presque illisible, quelque chose du genre :

- Il me semble bien avoir vu quelqu'un qui quittait prestement le trottoir avant d'être identifié par mes agents. Et, en me creusant la mémoire, je crois bien aujourd'hui qu'il s'agissait du pseudo nommé Plastron, un ancien légionnaire fréquentant un groupe de nostalgiques du GUD, le Groupe Union Défense, une organisation d'extrême droite radicale et musclée. L'homme à ma connaissance habitait alors dans la rue Émile Zola, tout près de la sous-préfecture.

Place Alsace-Lorraine, près de l'Hôtel de ville, c'était le moment de rompre les rangs, de rouler les drapeaux et plier les bannières ou les étendards de la fierté nationale, le tout dans l'ordre et la discipline, plus que jamais requise. La température extérieure dépassait alors les quarante degrés.

C'était la quatorzième heure de ce 14 juillet troublé, *Radio 100%*, « la radio qui vous dit tout » reprenait le communiqué succinct du procureur Bès diffusé par la télé régionale, mais assorti d'un commentaire ironique sur la langue de bois du magistrat qu'on avait connu plus disert : « L'enquête est menée avec toute la diligence nécessaire. À ce stade aucune hypothèse ne saurait être écartée même si l'étau semble se resserrer de plus en plus autour de la piste criminelle. Non, il n'a pas le temps de répondre aux questions des journalistes. Et non, la thèse abracadabrantésque du suicide ne tient pas la route. Point final ! »

Quatorze heures trente : l'enquête policière démontrera que Pascal Blaise, le thésard de la Sorbonne, travaillant sur la relation de Jean Jaurès avec sa ville natale, quittait le Resto des Halles où il avait déjeuné en compagnie de la séduisante avocate Amadéa Valensi, descendue la veille au soir au même hôtel que lui, le Castelmoutou, sur le quai Tourcaudière. Après avoir fait un bout de chemin ensemble, ils se seraient séparés dans le petit square Paul Éluard, sur « une tentative de baiser aussi improvisée que percutante », a cru devoir noter l'enquêteur pointilleux. En effet le jeune parisien avait rendez-vous à quinze heures, au musée Jean Jaurès de la place Pélisson, avec la sous-préfète Jessie J., elle aussi passionnée par la vie du philosophe socialiste et politicien pacifiste assassiné en juillet 1914.

Le rapport attestait également que Valensi et Pascal avaient pris leur petit déjeuner ensemble sur la terrasse du Café de la Paix, place Jean Jaurès, anciennement place Nationale. Les recherches ultérieures de Malebranche à la retraite montreraient que l'avocate avait rendez-vous avec l'adolescente Rosa L., spécialiste des vols de mantras dans les librairies de la région, Blaise P. prenant son petit-déj' à la table voisine par pur hasard. Il se souvenait de l'avoir croisée dans les couloirs de l'hôtel et d'avoir regretté de ne pas avoir osé engager la conversation, comme il le dirait plus tard au procès. S'étant fait draguer lourdement par Lisa Monnat, la fille de qui l'on sait, et qui voulait se faire

payer une consommation, il avait saisi le prétexte pour se rapprocher de l'avocate. Tels étaient les faits rectifiés donc. La scène aurait été relatée de façon un peu arrangée par le fameux Hergé qui traînait dans les parages à cette heure-là et qui utilisait couramment le serveur du café, surnommé le Ruskof, comme indic.

Mais le plus surprenant restait à venir pour l'héritier Malebranche confortablement installé avec sa femme dans leur salon du Vème arrondissement.

Quatorze heures cinquante. L'irlandais Bill Joyce était en train d'installer calmement ses appareils sur leurs trépieds dans l'espoir de capter le charme rafraîchissant de la fontaine dédiée à l'académicien Paul Péliisson-Fontainier, avec son arche en forme de coquille. Il a bien cru reconnaître, à ce moment, le jeune parisien croisé le matin même à proximité de la statue de l'ancien député de la ville. Le jeune homme allait pénétrer tranquillement dans le musée. Mais le citoyen Blaise devait se heurter, à peine franchit la porte du mausolée, à « un mur d'ombres sortis des enfers » (métaphore irlandaise pour une unité du GIGN), selon le témoin Joyce. C'est qu'il a été appréhendé brutalement et menotté par un officier du BDJR, comme en flagrant délit. On a saisi sur lui un ordinateur portable, assimilé à une arme potentiellement destinée à la préparation d'une tentative d'action terroriste contre l'autorité de l'État, en la personne de la sous-préfète, avec laquelle il avait rendez-vous dans le but de l'assassiner.

- Non ! C'est pas vrai ! C'est pas possible, qu'est-ce que c'est que ce coup de Trafalgar ? s'exclame Anna qui lit maintenant le rapport par-dessus l'épaule de son mari. Tourne vite la page !

Le prétendu ultra gauchiste au visage poupin a été promptement exfiltré, en catimini, par la porte de service et emmené dans un fourgon blindé qui a foncé dans la direction de Toulouse. Pendant ce temps-là l'avocate, surprise de s'être si vite enamorée, a regagné son hôtel, sur le bord de l'Agout, sans se douter de rien.

Le conseil municipal, réuni d'urgence à l'hôtel de ville, sous bonne protection policière, réfléchissait de son côté à l'opportunité de maintenir ou non le spectacle musical et lumineux qui était prévu pour la tombée de la nuit dans les Jardins de l'Évêché.

*Via Occitanie*, la nouvelle télé régionale, s'était autorisée, enfin, à exposer brièvement les faits et donner le nom de la victime, « une personne bien connue des services de police », dans un flash spécial diffusé à 15H30.

Sur les conseils de son mentor, la procureur Bès, Trancavel, « le félon », note sans ménagement Malebranche, s'était permis d'interpeler, pour soi-disant la mettre à l'abri et l'interroger comme témoin crucial, Lisa Monnat, la fille de la morte. Il affirmait aussi savoir de « source sûre » qu'elle avait participé à une teuf de drogués contestataires, la nuit précédente, dans le cimetière de Saint-Roch où l'on avait retrouvé des A cerclés de noir sur des tombes de personnalités locales. Certains journalistes parleraient bientôt de « profanations scandaleuses participant d'un véritable climat d'insurrection ».

- C'est seulement après 16 heures que le substitut du procureur, Stéphane Brienne a daigné m'informer par téléphone de l'appréhension d'un dangereux suspect, dans l'enceinte du Musée Jaurès, un parisien dénommé Pascal Blaise. Et il ajoutait fièrement que pour ne pas prendre de risques inutiles, et avec l'accord du ministère de l'Intérieur, le présumé coupable était interrogé à Toulouse dans un lieu tenu soigneusement secret. Quel pataquès !

À 16H30 *Radio 100%*, pour se démarquer de ses concurrents, interviewait la présidente de la Communauté de communes et maire de Castres, Doriane Z. Elle avait vu personnellement une femme morte boulevard Clémenceau et la police, arrivée rapidement, faire son travail. Honnêtement, elle était incapable d'en dire davantage pour le moment.

À 17 heures les médias nationaux commençaient à s'intéresser de près à l'affaire castraise et repassaient en boucle la déclaration du procureur Bès, affirmant qu'à tous les échelons du pouvoir on prenait au sérieux la thèse d'une tentative d'attentat terroriste contre la sous-préfète, et que l'interrogatoire du suspect numéro un, arrêté sur les lieux, était en cours.

Amadéa Valensi, allumant la télé de sa chambre d'hôtel et découvrant l'incroyable info, s'inquiétait immédiatement du sort de son potentiel amoureux. Se repassant la scène du resto des Halles, elle faisait le lien avec la maîtresse du procureur, Mélodie X., prof à la fac de Droit d'Albi et son ancienne condisciple à la fac de Toulouse. Sans doute était-il possible de faire fuiter des renseignements par son truchement et de venir en aide à l'historien de Jaurès qui donnait l'impression d'en avoir plus que besoin.

Alexandre Galtier journaliste de l'hebdomadaire *Le Tarn libre* et son comparse Martial Nauzière, reporter à *La Dépêche du midi*, eux aussi sur le coup se retrouvaient donc rapidement au Café de la Paix, en présence si l'on peut dire de la statue de Jaurès, autrefois journaliste à Toulouse. Comment démêler le vrai du faux dans cet imbroglio de rumeurs, de nouvelles tronquées et de fake-news ? Trop d'inconnues pour le moment : meurtre, assassinat, complot ?

Évidemment le « détective privé » Malebranche avait nourri son rapport personnel et définitif sur le déroulement de la journée grâce à de nombreuses et amicales discussions avec ses vieux comparses de ce qu'il nommait la « presse- papier ».

Malgré la pluie, le marché bat son plein sur la place Monge ce matin, mais cela n'empêche pas le couple, confortablement calé dans son canapé Roche-Bobo, comme ils auto-ironisent, de se replonger dans le récit de Malebranche père. Ne meurent-ils pas d'envie de connaître son dénouement ? Ainsi Valensi, grâce à son père, avait-elle réussi à joindre le célébritissime avocat toulousain, Martin-Canetti, membre influent de la Ligue des Droits de l'Homme. Cette vedette du barreau avait fini par accepter de prendre l'affaire en main sans plus tarder. Il s'était renseigné auprès du procureur général de Toulouse qu'il connaissait bien et qui lui avait révélé que l'étudiant était interrogé dans les locaux du SRPJ, rue du rempart Saint-Etienne. Après avoir alerté le président de la Ligue à Paris, il avait volé au secours du malheureux doctorant qui aurait pu voir sa garde à vue s'allonger jusqu'à 72, 96, ou 144 heures et dans des conditions très pénibles.

Pendant ce temps-là et conjointement, les militants castrais de la Libre pensée, de l'Union rationaliste, des partis de gauche et d'extrême-gauche tuyautés par l'avocate commençaient à organiser la riposte politique avec les journalistes déjà cités. On n'allait pas leur faire le « coup de Tarnac », par référence à la rocambolesque affaire politico-policière dans laquelle la ministre MAM avait essayé, en vain, d'attribuer le sabotage de caténaires sur une ligne de TGV à un groupuscule de l'ultra-gauche et de la mouvance anarchiste. Une affaire qui avait quand même durée une décennie.

L'autopsie n'avait rien apporté d'intéressant : le taux d'alcoolémie de la victime correspondait aux prédictions du commissaire. Quelques marques sur les avant-bras invalidaient la thèse provisoire du suicide. Sur le couteau à cran d'arrêt, on n'avait trouvé que les empreintes de la victime qui avait pu

essayer de l'extraire de la plaie. L'arme était un modèle bon marché qu'on pouvait commander par internet sur le site Amazon : un cran d'arrêt militaire d'entraînement Black Bear-Cold Steel et qui tenait facilement replié dans une poche. Le costume de préfète provenait, ce qui ne manquait pas de piquant, d'une enseigne parisienne dénommée : *Au Clown de la République*. Et les fibres étrangères identifiées dessus provenaient bien de la vieille cape retrouvée sur le trottoir. L'enquête castraise, soulignait le Chef de la police locale, semblait donc au point mort.

Selon l'avocat de la défense avec lequel le jeune retraité a eu l'occasion de s'entretenir longuement deux ou trois ans après les faits, voici ce qui se serait passé durant la soirée dans les locaux du SRPJ. En résumé, l'accusation musclée s'appuyant sur la thèse du procureur Bès, dont les orientations politiques de droite n'était pas cachées, voulait faire avouer au jeune sorbonnard qu'il était l'instigateur de la programmation de l'assassinat de la sous-préfète. L'entretien avec elle, programmé depuis plusieurs semaines, correspondait à son plan B de l'exécution de la représentante de l'État que l'anarchiste Philippine Monnat, en apparence inoffensive, avait raté au cours du défilé de fin de matinée. Cette dernière avait pu d'ailleurs se donner la mort - hypothèse du commissaire Malebranche d'ailleurs - en voyant son projet démasqué par des agents de la préfecture qui savaient que leur patronne, Jessie J. avait reçu des menaces à plusieurs reprises. Sans oublier d'ajouter la probable complicité de la fille Monnat, la junkie et de sa bande de potes déjantés...

C'est l'heure où les SDF du quartier fouillent minutieusement les déchets du marché finissant. Anna incite son mari à sauter quelques feuillets s'attardant sur des détails, pour eux sans intérêt aujourd'hui, et parcourir vivement la page 69.

Avenue du Général de Gaulle, Trancavel, sans même songer à lui présenter ses condoléances, avait cuisiné la Lisa Monnat pendant trois heures sans rien en tirer. Elle n'était pas sur les lieux du crime à midi ; Elle fumait des joints dans le jardin du Mail avec la délinquante juvénile Rosa L., ce que fut contraint de confirmer, au téléphone, l'ami Hergé au don d'ubiquité reconnu par tous. Finalement et avec grand regret, il avait été obligé de la libérer.

Dans la même séquence temporelle, Bill Joyce avait dû à contre cœur se soumettre à la convocation des flics français dont il n'appréciait guère la manque de courtoisie. On le fit attendre dans un couloir sombre, encombrée et à la peinture tout écaillée une « bonne » heure. Puis enfin Malebranche arrivant au commissariat s'occupait de son cas. Il avait tenté de faire une super photo du défilé républicain et de la fonctionnaire en grand uniforme avec le fameux tricorne de feutre bleu. Il avait bien déclenché son nouveau Nikon D850 mais un éclat de soleil avait « grillé » littéralement sa prise. Inutile de vouloir saisir une pièce à conviction ratée. Finalement il était obligé de reconnaître les bonnes manières du grand chef de la police locale qui n'avait cependant pas de bière fraîche à offrir par cette chaleur caniculaire. Comprendait toujours pas ce qu'il faisait là

À 80 km de là, l'accusation sortait ses dernières cartouches contre l'étudiant abasourdi qui ne comprenait toujours pas de quoi on lui parlait. On avait des photos de lui tenant un bâton et jetant des mottes de terre sur les CRS pendant les manifs contre le barrage de Sirven dans le Tarn. Et puis ses parents n'avaient-ils pas été membres d'une organisation trotskiste dans leur jeunesse ? Le thésard filait tout droit sur la maison d'arrêt, n'était la présence à ses côtés du ténor du barreau qui moquait l'insigne faiblesses des charges et le risque que prenaient les enquêteurs de ridiculiser le ministre de



l'intérieur avec cette affabulation. Et d'ailleurs n'était-ce pas le moment de contacter le cabinet ministériel afin de clore cet épisode lamentable. Le chef de cabinet, écrivait le Maigret tarnais devenu un peu Simenon, aurait entendu le message et pas eu envie de voir sortir un article, le lendemain matin, à la une de *Libération*.

Vers 22 heures, le jeune homme sortait les mains libres dans la rue où stationnait une Austin mini verte dont la conductrice ressemblait à la femme envoûtante du couloir de l'hôtel Castelmoutou.

Encore quelques feuillets plus loin : Malebranche se faisait émouvant en racontant la dispersion des cendres de la marginale Philippine dans le Jardin du souvenir du cimetière paysager du Parc de la Barque, sur la rive gauche de l'Agout.

- En plus de Lisa, il n'y avait que deux vieux anars de la vieille fédé anarchiste. Alors la tristesse m'a envahi et je me suis juré de trouver le coupable par mes propres moyens parce que je sentais que l'enquête officielle n'aboutirait nulle part.

Et il allait tenir sa promesse. À peine retraité, il se plongeait dans le dossier. Il aurait pu se jeter tête la première sur la piste de l'extrême droite contredisant absolument celle de son meilleur ennemi Bès. Mais rapidement il comprit que son coupable idéal à lui, Paul Fracasson, dit Plastron, qui était bien sur les lieux du crime et s'était carapaté un peu vite, n'avait objectivement aucune raison de « sauver » une femme, énarque, jaurésienne autant dire communiste, protectrice des LGBTQIA+, des coups d'une anarchiste. Politiquement ça ne tenait pas la route. Il fallait donc logiquement chercher ailleurs.

Parfois le hasard faisant bien les choses, quatre ans après, il projetait un voyage en Irlande avec Madeleine, à l'occasion d'un anniversaire de leur mariage. À Dublin lui prit l'idée de chercher à retrouver le descendant du grand écrivain local. Une rencontre avait souri au détective privé en cours de formation. Le photographe d'art les avait magnifiquement reçus. Il avait tenu à leur faire apprécier sa série de photos d'art sur la belle cité tarnaise. Et cerise sur le gâteau, il avait raconté sa surprise d'avoir découvert une photo - retard du fameux défilé du 14 juillet. Et on y devinait nettement un homme à terre qui rampait habilement (ou péniblement) pour s'échapper de la scène de crime dans et grâce à la cohue.

Bill avait proposé à son nouvel ami, mister Malebranche, tous les agrandissements de ladite photo que son grand professionnalisme lui permettait.

Du coup, à son retour au bercail, il avait contacté la nouvelle procureure et la commandante des forces de police en place pour faire rouvrir l'enquête avec les éléments nouveaux rapportés d'Irlande. L'homme de la photo fut vite identifié et retrouvé dans les fichiers de la police. Il s'agissait d'un dénommé Calebasse, alcoolique invétéré, souvent arrêté en état d'ivresse sur la voie publique mais surtout exhibitionniste à ses heures.

Interrogé avec adresse, il finit par cracher le morceau. Ce matin-là du défilé il avait suivi la Philippine ; Il l'avait vu enfiler son étonnant déguisement dans le confessionnal de l'église Notre Dame de la Platé. Ensuite il était à côté d'elle sur le trottoir. Il l'avait vu jeter sa cape et se lancer « affublée en préfète » dans le défilé. Comprenant alors la comédie qu'elle s'appêtait à jouer pour de faire mousser dans les médias, sentant son couteau dans sa poche, il avait décidé de lui régler son compte une bonne fois pour tout « à la salope ». Pourquoi tant de haine ?

- Elle m'avait humilié devant tous nos potes, la veille au soir, au *Bar des Amis*, rue Fuziès. Refusant mes avances très correctes, elle avait hurlé qu'elle ne coucherait jamais avec un minable et un impuissant de mon espèce ; plutôt mourir !

Loulou, le patron du bistro, et les piliers de bar du coin attestèrent la véracité des faits. Pierre Calebasse, surnommé dans son milieu Pierrot le Fou, fut reconnu coupable sans difficulté mais mourut d'une cirrhose alcoolique, un mois avant son procès.

Et l'écrivain débutant Malebranche concluait son récit policier par une citation de l'oratorien du même nom mais du XVIIème siècle, totalement illisible...

Anna et Nicolas en ont raté le marché.

.

i

